

"Le pas d'acier de Paul Klee"

● par Iannis Xenakis

« Klee et la musique » au Centre Pompidou jusqu'au 1^{er} janvier

Les interpénétrations entre une forme d'art et une autre, entre arts et science ont, au cours des millénaires, suivi des lits d'eau, parfois torrentiels, parfois asséchés. Se forment puis disparaissent.

Pourtant, il est rare que ces interpénétrations aient été bâties sur des relations, voire des identités, dures. Elles sont le plus souvent des analogies, des parallélismes (cf. Scriabine, Olivier Messiaen). Cela est aussi valable pour Paul Klee, comme le remarque très justement O. H. Moe — la « basse approfondie » de la peinture telle que l'a souhaitée Goethe n'est pas. Demain, l'informatique par le traitement de l'image à deux ou trois dimensions la fera vraiment naître. Très probablement.

Les compositions picturales polyphoniques des tableaux à double entrée de Klee n'arrivent

pas à fonder une technique rationnelle transmissible comme c'est le cas en musique, laquelle ne peut se libérer de « *grammaires plus ou moins profondes* ».

Cette illusion est — je pense — due à la complexité trop grande de la peinture par rapport à la musique, plus proche des nombres donc d'un langage dicible. Les outils rationnels d'analyse ou de compréhension n'existent pas encore.

Tout comme en musique d'ailleurs, où, passé une couche de technicité transmissible, les autres couches supérieures des structures et de leurs affinités, les concepts et les terminologies font défaut. Des foules de sensations sonores modernes, à l'orchestre, en musique électronique, sont inaccessibles à une description « scientifique ». Elles ne sont souvent rendues que par des expressions visuelles.

Prenons un cas, celui des proportions. Il est nécessaire de faire une séparation fondamentale. Certes, leur appréhension a besoin du temps. Pour appréhender un tableau ou l'Opéra de Paris, je dois le parcourir ou faire le tour à l'horizontale, à vue d'avion, plusieurs fois même, jusqu'à ce que l'image aussi fidèle que possible s'imprime dans ma mémoire. Donc, mouvement, temps.

D'autre part, il est impossible d'appréhender une musique sans son écoute (sa lecture) dans le temps. Mais une fois fixée dans ma mémoire, la musique, la peinture ou l'architecture est là, inerte, comme une image, même si pour la parcourir mentalement cela prend du temps. La vitesse des transformations également.

Conclusion : tout ce qui est susceptible d'être senti et analysé (reconnu), donc, tout ce qui passe par ma mémoire (supposée infallible) visuelle ou sonore imprègne mon cerveau sous forme statique, complètement hors du temps. Voilà un exemple qui dérange les relations que Paul Klee propose dans « Graphik » (et ailleurs), art du temps et art de l'espace.

Le caractère fort de la peinture de Klee, à l'extérieur de sa touche personnelle aiguë et d'acier, est la non-figuration qu'il partage à son extrémité davantage avec Mondrian qu'avec Kandinsky ou d'autres.

Il y a chez les deux une même volonté de mise en tableaux cartésiens (à double entrée), des nuances de couleurs et de matière tels des champs, vus d'avion, des tapisseries en patchwork ou des échos lointains des recherches statistiques. Comme une amorce de rationalisation visuelle d'une théorie objective mais non aboutie explicitement.

I. X.



Quand MacCartney se prend pour Mozart

Encore un mythe qui fout le ca. Paul MacCartney gentil troubleur teddy boy de bonne famille. Les Beatles viennent en effet d'accorder un « view » sanglant au mensuel « Woman », dans laquelle il règne posthumes avec son ex-ami J. L'adorable Paul y va carrément flammes. Lennon, se souvient-il lopard arriviste... « fourbe et loux... ».

Mieux : MacCartney dévoile parfois la vie des Beatles côté coulisses mesquineries d'artistes — les four des quatre garçons dans le vent. Les chansons le rendaient paranoïaque. Ainsi, le doux, le tendre, le nous ficelle une version rock de de Milos Forman. MacCartney le rôle de Mozart, génie de la mélodie des tubes au kilo, sans effort ni de le rôle de Salieri, ce pauvre L dans des niaiseries baba et des versels. Lennon, dévoré de jalousie abruti de MacCartney, touché divine, aurait imposé de cosigner de Paul. Il était devenu invivable folie. Rien à voir avec le « A Lennon » vendu par les médias : assassinat, un jour de décembre Paul, en iconoclaste conséquence mise au point post mortem par « Lennon était un coquelet en meurt que deux fois, dit-on... »

havane business

